

DE LA SALZACH A L'ARONDE, *les premiers mouvements de Mozart en France*

Jacques MESSAGE

On rencontre les noms de Gournay-sur-Aronde et de Compiègne dans les archives relatives à Mozart. S'apprend en effet, de l'une des précieuses lettres que Léopold Mozart adressa à Lorenz Hagenauer son ami, épicier, prêteur et propriétaire à Salzbourg, que le jeune Wolfgang Amadeus, sa sœur Nannerl et leurs deux parents séjournèrent à Gournay, le jeudi 17 novembre 1763. Ils venaient de Bruxelles, et le relais de Poste (dont une copie est visible au Musée National de la Poste) constituait là une étape idéale pour cette famille. On lisait naturellement le nom de Gournay sur les indicateurs de voyage courants à la fin du siècle (la plupart, cependant, comme celui, célèbre, de Desnos, furent édités dans la période immédiatement postérieure au voyage considéré ici).

On peut raisonnablement supposer que les Mozart arrivèrent au milieu de l'après-midi. Wolfgang Gottlieb, Nannerl et leurs parents, accompagnés de leur domestique Sébastian Winter, s'installent au relais ce soir d'automne. Qui sont-ils ? On se gardera de refaire, après Elias, la "sociologie d'un génie". Mais il est certain que, n'étaient quelques lettres de recommandation, ils ne sont pas attendus en France. L'œuvre majeure de Léopold, qui est pédagogique, sa *Méthode raisonnée pour apprendre à jouer du violon*,

n'est pas alors traduite (elle le sera, à la grande joie de son fils, sept ou huit ans plus tard). On sait de source sûre que l'enfant transporte son violon (Mayer 1746, aujourd'hui exposé au Mozart Museum de Salzbourg).

Le pavillon qui constitue de nos jours la Mairie de la commune allait être bâti huit ans plus tard, mais une bonne partie des bâtiments de l'époque est toujours sur pied, alors qu'à Bonavis, au sud de Cambrai, qui fut l'étape précédente, le voyageur retrouvera dans l'actuel Gîte de France peu de traces du relais de poste original, ferme qui fut occupée par les uhlands, puis détruite en 1917.

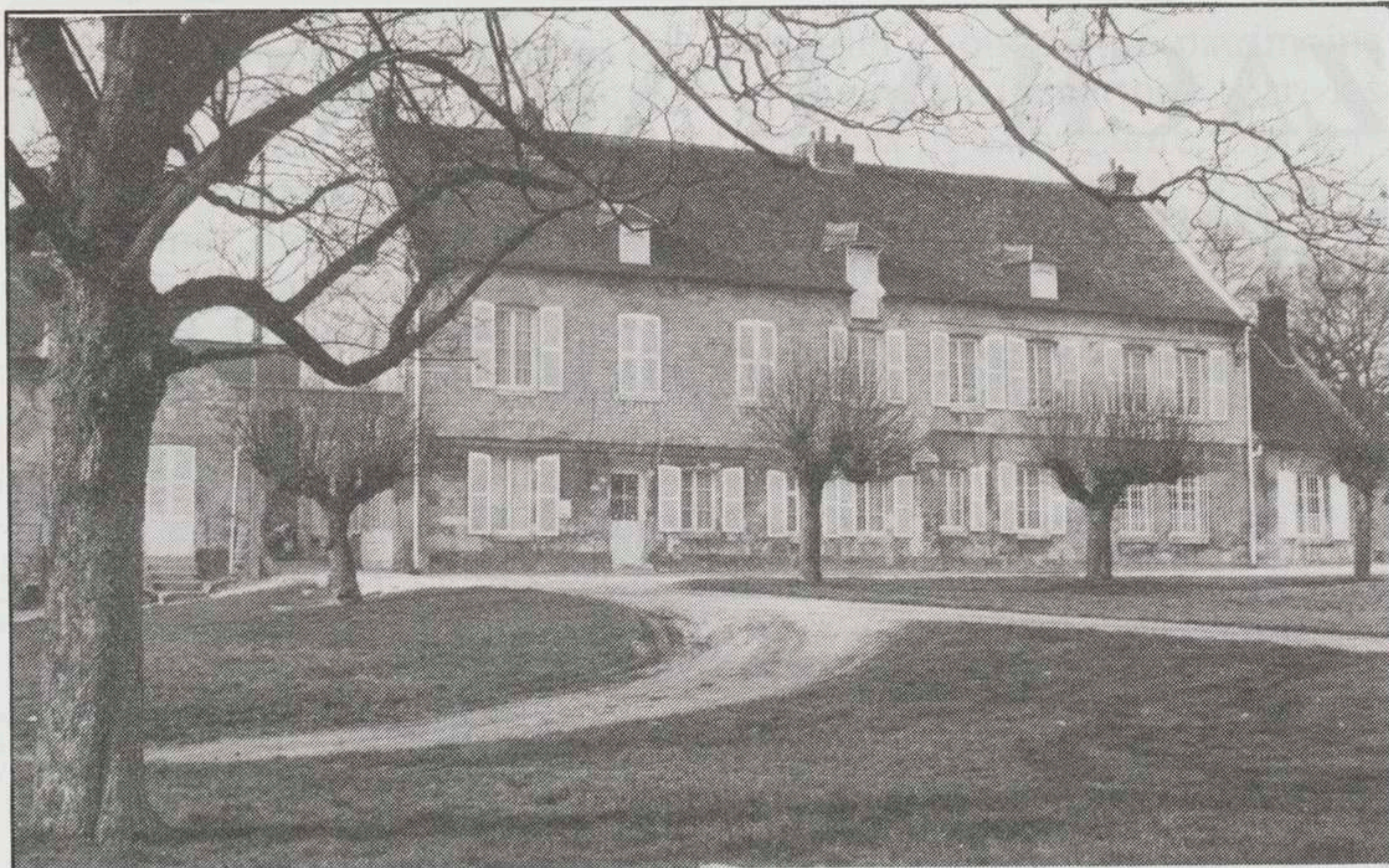
L'arrêt à Gournay était l'étape d'un voyage de plus de trois ans qui, de Salzbourg via Heidelberg « où notre Wolfgang a joué de l'orgue si merveilleusement, dans l'église du Saint-Esprit, que les autorités de l'endroit ont décidé de faire placer une inscription en souvenir d'un tel prodige » (lettre de Léopold du 3 août 1763), Francfort, Bonn, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, conduit la famille à Paris (Léopold reçoit à Versailles une somme considérable), puis à Londres, conformément aux objectifs de ce père hors pair. Wolfgang était déjà "sorti" les années précédentes, pour de bien plus brefs séjours, à Munich, Vienne et Presov (l'actuelle Bratislava).

Le lendemain, les cinq parviennent à Paris et descendent chez

le comte van Eyck, envoyé extraordinaire de Bavière à Paris, gendre du Premier Chancelier de la cour de Salzbourg, en l'Hôtel de Beauvais (aujourd'hui 68 rue François Miron).

Un fameux texte de la *Correspondance littéraire* du Baron Grimm est écrit deux semaines après la nuit à Gournay. À cette date, Mozart, né le 27 janvier 1756, va sur ses huit ans (le texte de Grimm, mentant au moins sur ce point, le rajeunit délibérément). On ne nous en voudra pas d'en reproduire ici d'importants fragments, moins pour leur intérêt propre que parce que ce texte marque véritablement la naissance du mythe Mozart, mythe double de l'enfant extraordinaire techniquement en même temps que génial sur le plan artistique. On n'imagine pas journaliste d'aujourd'hui plus enthousiaste ! La postérité s'est emparée de ce récit, et on connaît le dépit formulé trois ans plus tard par Voltaire de n'avoir pu voir le « petit Mazar », « quand ce phénomène a brillé sur le noir horizon de Genève ».

« Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle quand on a l'occasion d'en voir un. Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière



la plus brillante ; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère qui aura sept ans au mois de février prochain, est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte ; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. [...] C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente ; il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords. [...] Je ne désespère pas que cet enfant ne me fasse tourner la tête, si je l'entends encore souvent ; il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges. Je ne suis plus étonné que Saint Paul ait eu la tête perdue après son étrange vision. Les enfants de M. Mozart ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus [...].

C'est dommage qu'on se connaisse si peu en musique en ce pays-ci ».

La famille Mozart traversa une nouvelle fois Gournay, le 10 mai 1776, en revenant de Londres. A l'intérieur de la voiture l'enfant qui, par un contact approfondi avec l'œuvre de Jean-Christien Bach, avait définitivement orienté sa destination, était d'ores et déjà compositeur.

Le siècle (est-ce là petite histoire ?) devait une nouvelle fois mêler la chronique de la réception de Mozart en France et l'histoire du Compiégnois : une représentation privée de *Così fan tutte*, si exceptionnelle qu'elle parvint aux oreilles de Constance Mozart, remariée au conseiller danois Nielsen, y fut donnée, devant l'Empereur et Marie-Louise, le dimanche 1er septembre 1811. On dispose ainsi, en quelque sorte symboliquement, de la veille et du lendemain du grand ouvrage mozartien. Situation heureuse, puisque le fétichisme n'aura guère à y glaner, mais la musique à y gagner prétexte.

Eduard Möricke se rendit célèbre, en 1855, pour un *Mozart auf der Reise nach Prag* qui devait beaucoup à l'image convenue d'un Mozart charmant et heureux à la veille de la création de *Don Giovanni* ; il

n'est pas inutile de chercher, aujourd'hui, en se remémorant l'ultime étape d'une famille Mozart pour la première fois en chemin vers Paris, à diffuser l'image d'un Mozart multiple et imprévu.

L'objectif de l'Association qui vient de naître sera de faire connaître à un public nombreux la richesse de la musique de Mozart, et de jouer une carte originale en ouvrant une fenêtre (qui pourrait ensuite s'ouvrir régulièrement) sur les très riches courants européens des années 1750-1770. Un colloque se prépare. Lieux de mémoire, Gournay-sur-Aronde et Compiègne s'appêtent à honorer le souvenir concret de celui que Wyzewa et Saint-Foix ne tarderont pas à nommer "le jeune maître", en référence à une puissance créatrice inouïe. Puissent "les autorités de l'endroit" "décider de faire placer inscriptions" "en souvenir d'un tel prodige" ! Il y a eu 234 ans le 17 novembre 1997 qu'une famille presque ordinaire, dont quelques amis d'aujourd'hui célèbrent la mémoire, s'arrêta, à la faveur d'un changement d'attelage, dans ce qui devait rester pour elle (bien lui en prit !) le cœur de la Picardie.

Éléments de bibliographie :

- Norbert ELIAS, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Ed. Michael Schröter, trad. Jeanne Etoré & Bernard Lortholary, Paris, Seuil, 1991.
- François LESURE, *Mozart en France*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1956.
- Brigitte MASSIN, *Mozart, le Bonheur de l'Europe*, Paris, Plon, 1991.
- MOZART, *Correspondance*, trad. Geneviève Geoffroy, Paris, Flammarion, 6 tomes, 1986-1994.
- H. C. ROBBINS-LANDON, *Mozart connu et inconnu*, trad. Dennis Collins, Paris, Gallimard, 1996.
- Théodore de WYSEVA et Georges de SAINTE-FOIX, *Wolfgang Amadeus Mozart*, 2 tomes, Paris, réédition, Robert Laffont, « Bouquins », 1986.